

Le matou de ma voisine

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

donnant à plein collier, s'obstine à tenir sa gauche de par la stupide volonté du conducteur plus bête que ses chevaux auxquels, après vos coups de trompe répétés, il finit par arracher la bouche avec le mord tiré brusquement pour aller à droite, à qui donc est-elle la route ?

A certaines époques, après les coupes d'herbes, nos paysans arrosent leurs champs et vergers de purin, en parfaite raison du reste ! Mais quand une des bossettes employées à cet utile travail asperge tout du long la rue du village, répandant son liquide et semant son parfum à toute fenêtre ouverte, à qui donc est-elle la route ?

Vers les deux heures du matin, la nuit étendant ses voiles opaques favorise le sommeil du travailleur dormant à deux oreilles enfouies dans le traversin conjugal, où il repose sa tête alourdie. Soudain, sous ses fenêtres entr'ouvertes à l'air pur et frais de la nuit, une pétarade endiablée éclate. Au milieu de la chaussée, une motocyclette arrêtée crache, tous gaz ouverts, des gerbes d'étincelles par les tuyaux de ses deux cylindres.

Puis, dans un nuage de fumée, un bruit de mitrailleuse en action, elle démarre et s'en va porter ailleurs son tintamarre bruyant et incommode. Notre dormeur s'est éveillé. Il monologue quelques vifs propos à l'adresse de ces perturbateurs du sommeil des justes, et il se tourne de côté sous son duvet pour mieux retrouver Morphée. Mais, ironie, au moment où ses yeux se ferment sur son rêve de dormir encore, une automobile de course passe, échappement ouvert, et la cadence sonore de ses quatre cylindres emplie la rue, roule dans les chambres et chasse le sommeil.

A qui donc est-elle la route ?

Voici un gentil village. La route le traverse dans toute sa longueur. Plusieurs petites rues latérales y aboutissent à angle droit. Cela n'a l'air de rien et l'on ne songe pas même à une possibilité d'accident. Une auto monte la rue principale à vitesse normale. Arrivée à la hauteur d'une des petites rues latérales, un char à paninières, descendant à reculons, traverse la route à un mètre devant l'auto, au risque d'y entrer en plein flanc. Brusque coup de frein. Arrêt brutal. La tête de madame enfonce la vitre. Blessures graves à la face. Monsieur, cramponné au volant, n'a pas de mal. Que s'est-il passé ? Voilà ! C'est un char que l'on descendait, sans s'inquiéter de savoir s'il montait un véhicule sur la voie principale. A qui donc est-elle la route ?

C'est au travers d'un village. La chaussée formant voie intercantonale, resserrée entre murs et maisons, est étroite. Très pratiquée, elle est de ce fait dangereuse. Contre le mur, deux chars de branches de fayard en un seul tas. Il empiète le tiers de la chaussée. Devant le tas, un chevalet à scier le bois. Une scie et un homme à chaque bout. Plus loin, un plot à bûcher. Une hache et un homme. La route est encombrée jusqu'à son milieu. Les véhicules circulent avec une roue dans le « médillon » bordier, à moins d'un mètre des seuils d'entrée des maisons. Sort un enfant en courant. Il roule sous les roues d'une auto passant à hauteur de la porte. Une jambe cassée. A qui donc est-elle la route ?

Le ruban goudronné Neuchâtel-Lausanne serpente au-dessus d'un parchet de plantages. Un homme bêche. Il sort de la terre remuée des pierres plus petites ou plus grosses comme le poing. Il les jette sur la route. Elles roulent sur le macadam durci. Passe une camionnette à l'allure accélérée. Un des pneus mord en partie sur une des pierres arrondies, fait ressort, et l'envoi d'une violente pression à dix mètres de là, frapper à la tête une fillette gardant les vaches, paisiblement assise sur un talus en tricotant un petit bas de laine. L'œil est endommagé et l'on ne sait si l'on pourra le sauver. A qui donc est-elle la route ?

Dans le panier des dix heures, un verre s'est cassé. L'homme s'en aperçoit en rentrant des champs. Il ne faut pas que la patronne le voie. Il soulève le linge où reste un morceau de pain, prend le verre cassé et le jette sur la route. Il reste là, à plat sur son fond le fragment brisé,

pointé telle une flèche. Dans le soir venu, personne ne le remarque. Voici des ouvriers de fabriques rentrant à la maison en bicyclette. La roue avant de l'une donne en plein sur cet éclat de verre. Le pneu et la chambre à air sont coupés net. La roue dévie. Le cycliste tombe. Il se blesse aux deux mains. Il rentre à pied. Se lave à peine. Soupe et se couche bientôt. Trois jours après, le tétanos se déclare et la semaine suivante, il meurt. A qui donc est-elle la route ?

Dimanche dernier, un de mes amis se promenait en suivant la route cantonale avec deux superbes jeunes chiens de chasse. Une auto arrive comme un bolide, tenant sa gauche à un contour. Mon ami se jette contre le talus et échappe à l'écrasement. Mais la voiture happe un des chiens, l'assomme et le traîne sur une cinquantaine de mètres. Puis la pauvre petite loque reste sur place, ensanglantée et morte. Une femme se retourne dans l'auto. Elle regarde cette chose inerte. Elle renseigne le conducteur. Il accélère sa fuite honteuse. A qui donc est-elle la route ?

La journée finie, le soir tombe et la nuit vient, ramenant au logis, par la route doublement noire de sa couche de goudron et de son enveloppe de ténèbres, tous ceux que leurs occupations ont appelés hors de leur domicile. A pied, en bicyclette, en char, en auto, chacun rentre au bercail. Là-bas, au loin, un immense pinceau lumineux se meut dans la brume comme une couleur, épousant tous les méandres de la route. Soudain, à l'extrémité d'un bout droit, il surgit, violent, intense, écrasant de lumière, éblouissant de clarté, absorbant dans son formidable rayonnement le falot de la bicyclette, la bougie du char, les phares à carbure des autos, accaparant nos yeux, aveuglant nos pupilles, au point de ne plus rien voir ni distinguer que cette obsédante projection. Que reste-t-il à faire au malheureux pris dans cette avalanche de clarté ? S'arrêter, se laisser choir au bord de la route, tomber au bas du talus, rouler dans le fossé, le ravin ou le ruisseau, ou attendre encore qu'on veuille bien lui passer sur le dos. Aériolithe écrasant le pauvre ver-luisant ! Rien de désagréable et dangereux comme ces rencontres d'autos puissamment illuminées qui, aux croisements de véhicules ou aux traversées de villages, dédaignent le règlement de la route, et méprisant le passant, n'éteignent pas leurs projecteurs. Aussi, lorsque les conducteurs honnêtes voyant la détresse de ceux qu'ils aveuglent font jouer le commutateur sur les feux de police, à ceux-là, jamais je ne manque de crier : « Merci ! » Aux autres, le mot me montant aux lèvres salirait celles-ci en l'exhalant et je le retiens de mes dents serrées. A qui donc est-elle la route ?

Les tout frais promus chauffeurs, munis d'un permis de circulation de quelques semaines, se lançant sur nos grandes artères avec une désinvolture de parvenus, songent-ils au danger qu'ils représentent par leur inexpérience ? Ils ne doutent souvent de rien dans leur orgueil, leur joie, ou leur égoïsme de pouvoir rouler en auto, avec ou sans leur petite amie. Qu'importent les autres usagers de la route. A eux de se garer, si leur manque de connaissances, de présence d'esprit, ou de sang-froid provoque un danger. Combien en est-il de ceux-là, lorsqu'un obstacle fortuit et imprévu se présente, qui sachent bloquer leur machine, évoluer, changer brusquement de direction, prendre une décision instantanée, évitant la collision, le choc. Certains pressent encore au contraire sur la pédale de l'accélérateur au lieu de se servir du frein, créant un élan qui précipite ou aggrave la collision. A qui donc est-elle la route ?

Les mains aux poches, casquette sur l'oreille, cigarette à la bouche, un groupe de jeunes gens forme le rond, parle, rit, taquine les filles, courtise les chats, houspille les chiens, ce qui les amuse et les divertit. Plaisirs de leur âge que je voudrais bien partager. Mais pourquoi se mettre sur la route, l'accaparer, se déranger à peine quand passe une auto au risque d'être happé par le pare-boue ? La route ne peut plus être un salon de divertissements, de rires et de bons mots. La circulation la réclame, la veut pour elle, et on

ne peut sans danger faire autrement que la lui abandonner. Même un honnête pochard ne peut plus y déambuler, chantant ses vieux refrains en serpentant. Il faut maintenant qu'il rase les murs comme un matou en quête d'amour. A qui donc est-elle la route ?

Ceux qui accaparent la route, en abusent. Ils sont d'inconscients peut-être, mais criminels égoïstes ; dangereux pour eux-mêmes et pour les autres. La route n'est pas une piste de course pour toutes les folies de la vitesse, ni un champ d'essai pour les indécis, ni un dépôt, ni un chantier à façonner le bois, ni un tire à gauche pour les obstinés. Elle est et doit être la route, tout simplement. En raison de son intense service actuel, de cette circulation rapide encombrante, nécessaire à la vie d'à présent, il faut la respecter et se soumettre aux plus élémentaires exigences de la police routière. C'est si facile, et ce serait combien mieux si chacun, piéton, chars, autos, campagnards et citadins, y mettaient un peu du leur. La sécurité de la route en serait augmentée, et dans ces conditions, elle serait vraiment bien à tout le monde.

(Journal d'Yverdon).

Divico.

LE MATOU DE MA VOISINE

*L'hiver dernier, en sa fourrure
Au poil touffu, noir et brillant,
Il avait encor de Vallure ;
Mais, il le faut voir maintenant !
Il ne lui reste que l'échine ;
Son poil est roux et broussailleux ;
Il a vraiment bien piètre mine,
Cet infatigable amoureux !
Toute la nuit, en son langage,
Il appelle une belle en vain ;
Mais les chattes du voisinage
N'ont pas l'air d'aimer son refrain !
Si, comme lui, dans mon jeune âge,
J'avais beuglé pareillement,
Ma mie aurait fui, je le gage ;
Je serais garçon, sûrement !
Et, j'entends pourtant sa maîtresse
Lui prodiguer des mots câlins,
En lui faisant mille caresses ;
Peut-on, à un chat si vilain ? !
Non seulement il nous dérange
La nuit, par ses cris discordants ;
Mais, il guette aussi mes mésanges,
De son œil perfide et méchant.
Si, par hasard, il s'aventure
Dans l'enceinte de mon courtil,
Il n'y fait pas vieux, je vous jure ;
Car, à défaut d'un bon fusil,
Le gravier me sert de mitraille ;
Car, pour protéger les oiseaux,
Je suis prêt à livrer bataille,
A tous les chats, vilains ou beaux.
Mon jardin est un sanctuaire,
Où messire matou inquiet,
Doit, pour le moins autant se plaire,
Que moi au pays des soziets !*

Pierre Ozaire.

LA VISITE

ELA a changé de nom. Ceux qui parlent bien l'appellent « examen » et prononcent amen, peut-être parce que c'est le point final de quelque chose de long. On s'y prépare depuis toujours, mais, depuis trois mois, on ne parle que de ça. Voudrait-on oublier, d'ailleurs, que les choses sont là pour le rappeler à notre bon souvenir. Les gosses s'en réjouissent comme d'une fête : un petit changement, quel qu'il soit, est une si heureuse diversion au train-train journalier. Que cela soit aussi une fête pour leurs maîtres, cela dépend d'eux, les gosses, mais ils l'ignorent et n'en ont cure. Et, le jour venu, personne ne manque à l'appel. Ils arrivent en bande joyeuse, ayant fait du luxe : tablier propre, mains lavées et souliers cirés, un sac de « nius » dans la poche, la joie au cœur et le sourire aux lèvres. La présence insolite d'une seconde chaise vient leur prouver, dès leur entrée en classe, que, décidément, ce n'est pas un jour comme un autre. Alors, bravement, ils prennent